

UNE RELECTURE DE *NOTRE JEUNESSE*

par Jean-Pierre Sueur, Maire d'Orléans
Université d'Orléans

Lorsque, le 12 juillet 1910, Charles Péguy publie dans les Cahiers de la quinzaine *Notre jeunesse*, il sait que la parution, au début de la même année, du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* a brouillé les cartes. Le retour à la foi chrétienne dont ce texte est le signe s'apparente, pour une partie de ses lecteurs, à une évolution politique qui conduirait Péguy sur le versant conservateur. Géraldi Leroy intitule son chapitre consacré à cette période d'une question : "Péguy est-il de droite ?"¹. A cette interrogation Charles Péguy a sa réponse. Il ne renie rien. Ce n'est pas lui qui a changé. Ce sont ceux de son camp qui ont déserté. Alors, il éprouve le besoin de revenir à l'origine de son engagement politique réel, qui s'identifie à l'Affaire Dreyfus, à la position qui fut la sienne plusieurs années plus tôt, et dont il va démontrer qu'elle est restée exactement, intégralement la même, cependant qu'à de notables exceptions près, ses compagnons de combat d'alors ont rejoint les chemins, qu'il juge dégradants, de la politique politicienne. L'occasion est donnée à Péguy par la publication dans les Cahiers de la quinzaine d'un texte de Daniel Halévy intitulé *Apologie pour notre passé*. Ce qui, dans l'esprit de Péguy, devait être une défense et illustration du dreyfusisme, n'a été qu'une pâle histoire du parti dreyfusien justifiant ses évolutions et ce que Péguy appellera ses "compromissions". Pour Péguy, Halévy adopte le ton d'une confession "pénitente" et, comme l'écrit Jean Bastaire, le texte de Daniel Halévy baigne dans une "espèce de désenchantement rétrospectif"².

Notre jeunesse est donc une double réponse : réponse à ceux qui pensent que Péguy a renié ses origines et réponse corrélative à un texte qui, sans que l'intention soit explicite, est vécu comme la trahison, l'abandon, la défiguration de l'engagement originel d'une génération politique autour du dreyfusisme.

Je me propose ici une relecture de ce texte fondée notamment sur le fait qu'il s'agit d'un dialogue avec d'autres textes et que, comme toujours chez Péguy, *l'écriture est le mouvement de l'écriture* et le style un processus qui se nourrit sans fin de lui-même, dans une tension constante, comme si les textes ne pouvaient avoir de terme sinon artificiel ou arbitraire.

- 1) G. Leroy, *Péguy entre l'ordre et la révolution*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1981, p. 213.
- 2) Préface à *Notre jeunesse*, collection Folio, Gallimard, 1993, p. 19. Toutes les références au texte de *Notre Jeunesse* renvoient à cette édition.

Notre jeunesse commence comme une préface à la publication des archives d'une famille républicaine, les Milliet. Déçu par la politique de son temps, par ce que sont devenus les idéaux républicains, Péguy a décidé d'imprimer sur plusieurs cahiers cette saga d'une famille fouriériste pour mettre en évidence "ce que c'était le peuple du temps qu'il y avait un peuple³". Cette famille témoignera de l'histoire réelle, présentée sous la forme d'une métaphore qui annonce les *Tapisseries* ; elle incarne "un peuple dans la texture, dans la tissure, dans le tissu de sa propre existence⁴". Pour Péguy, de même que le texte, et singulièrement le texte poétique, est *tapisserie*, c'est-à-dire entrecroisement, le peuple est comme une entité organique qui recèle en son sein la mystique républicaine dont -nous dit Péguy- l'affaire Dreyfus aura été "le dernier sursaut, le soubresaut suprême⁵".

Il s'ensuit une critique de la politique politicienne qui, singulièrement, prend chez Péguy la forme d'une succession de phrases courtes censées caractériser le monde moderne : "Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. [...] Le monde de ceux qui ne croient à rien. Pas même à l'athéisme⁶". Ou encore : "Le gouvernement fait des élections, les élections font le gouvernement. C'est un prêté rendu. Le gouvernement fait les électeurs. Les électeurs font le gouvernement. Le gouvernement fait les députés. Les députés font le gouvernement. On est gentil. Les populations regardent. Le pays est prié de payer. Le gouvernement fait la Chambre. La Chambre fait le gouvernement⁷". La politique politicienne et le monde moderne renvoient à la circularité des phrases courtes. S'y oppose la formule souveraine : "Tout commence en mystique et finit en politique. Tout commence par la mystique, par une mystique, par sa (propre) mystique et tout finit par de la politique⁸".

De la préface à la saga des Milliet, on arrive donc à une nouvelle définition, dont nous verrons qu'elle est syncrétique, de la politique. De là, nous passerons à la réfutation en règle du livre de Daniel Halévy, sans qu'il y ait vraiment de transition. Péguy reprend sa feuille d'avis : "On y verra comme le tissu même du parti républicain était héroïque [...], on y verra ce que c'était que la pâte même dont le pain était fait⁹". Et brusquement, il enchaîne sur un autre paragraphe : "Notre collaborateur Daniel Halévy a fort bien montré dans ces cahiers mêmes [...]¹⁰".

- 3) *Notre jeunesse*, p. 98.
- 4) *Notre jeunesse*, p. 98.
- 5) *Notre jeunesse*, p. 100.
- 6) *Notre jeunesse*, p. 102.
- 7) *Notre jeunesse*, p. 108.
- 8) *Notre jeunesse*, p. 115.
- 9) *Notre jeunesse*, p. 120.
- 10) *Notre jeunesse*, p. 153.

Suivra l'analyse des trois sources -c'est là qu'est le syncrétisme- de l'Affaire Dreyfus. L'évocation de la première des sources -la source *juive*- inclut la représentation de la figure quasi sanctifiée de Bernard Lazare, Péguy se mettant en scène - "*Je ferai le portrait de Bernard-Lazare*¹¹" - pour manifester que l'acte même d'écriture est combat, qu'il est, en l'espèce, réhabilitation. La seconde source est la source *chrétienne*. La présentation de la troisième -la source *française*- conduira à la longue et violente polémique avec Jaurès.

Avec celle-ci, les phrases courtes reviennent : Péguy fait parler Jaurès en une sorte de prosopopée : "*C'est ma méthode. Quand je vois une doctrine, un parti devenir pernicieux, dangereux, autant que possible je m'en mets. Mais généralement comme j'en suis, j'y reste. Mais alors j'y reste complaisamment. J'y adhère. Je m'y colle. Je parle. Je parle. Je suis éloquent. Je suis orateur. Je suis oratoire. Je redonde. J'inonde*¹²". Et pour finir : "*Quand je me mets dans une idée, elle devient véreuse. Je l'ai fait au dreyfusisme ; je l'avais fait et je l'ai fait au socialisme ; je l'ai fait et je le fais à l'hervéisme ; je l'ai fait et je le fais au syndicalisme. C'est encore le radicalisme que j'ai trahi le moins. Il n'y a que le combisme que je n'ai jamais pas trahi du tout*¹³".

Après ces points culminants de la polémique, on revient sans transition aucune au *je* de l'auteur. "*Je crois Jaurès très capable de trahir tout le monde et les traîtres mêmes*¹⁴".

Et puis, le livre s'achemine vers sa conclusion. Après la polémique contre les politiciens, la polémique contre ceux qui bafouent le dreyfusisme et Bernard Lazare tout à la fois, la polémique aiguë contre Jaurès, on en revient au ton de la conversation : "*Voilà, cher Halévy, à quel point nous en sommes ; voilà, mon cher Halévy, ce que je nomme un examen de conscience*¹⁵". Péguy amorce un *descrescendo*. On en revient par paliers à une parole plus ordinaire, comme si la littérature était tension puis détente, comme s'il fallait que les imprécations et les enthousiasmes -indissociables- surgissent, par strates successives, du terreau des mots ordinaires auquel on retourne, auquel on revient nécessairement ensuite.

Après le dialogue avec Halévy, on revient aux Milliet, puis à un comparse, déjà cité : "*Voilà, mon cher Variot, quelques-uns des propos que j'eusse tenus aux cahiers le jeudi, si on y parlait moins haut, et si on m'y laissait quelquefois la parole*¹⁶", et enfin à un dialogue ordinaire dans la boutique des cahiers sur le royalisme, la république, l'ortho-

11) *Notre jeunesse*, p. 153.

12) *Notre jeunesse*, p. 246.

13) *Notre jeunesse*, p. 247.

14) *Notre jeunesse*, p. 247.

15) *Notre jeunesse*, p. 290.

16) *Notre jeunesse*, p. 300.

graphe : *"Et l'autre jour aux cahiers, cet autre jeudi, quand on eut discuté bien abondamment, quand on eut commis bien abondamment ce péché de l'explication¹⁷"*, un nouveau personnage arrive dix lignes avant la fin. Il s'appelle Michel Arnauld. Il parle de *"ce que nous sommes encore capables de faire pour la République¹⁸"*. Péguy conclut : *"Tout le monde comprit qu'enfin on venait de dire quelque chose¹⁹"*.

Ainsi s'achève le livre. Mais s'achève-t-il vraiment ? En réalité il s'arrête. Il pourrait continuer. On voit qu'il est construit, *crescendo* et *descrescendo*, sur des dialogues gigognes, des structures emboîtées : les développements sur les Milliet, la politique politicienne, le livre de Daniel Halévy encadrent, dans un sens, puis dans l'autre, le cœur de l'ouvrage. Il est significatif que la composition des œuvres polémiques et politiques de Péguy n'est pas fondamentalement différente de celle des *Mystères* ou d'*Eve*, telle qu'elle a été "théorisée" dans le *Durel* : peu de transitions formelles ; les pierres tiennent les unes aux autres comme dans les voûtes des cathédrales ; des tissus de considérations faites sur un ton mesuré préparent des jaillissements, montées en flèche de l'invective ou du plaidoyer, qui s'intensifie, s'enrichit, se grossit de considérations nouvelles, reprend et amplifie, palier après palier, le mouvement précédent. C'est une stylistique de la tension et, corrélativement, de la détente.

C'est aussi une stylistique du syncrétisme qui correspond à une sublimation de la pensée ordinaire, des oppositions ordinaires, qui deviennent autant de fausses fenêtres.

Ainsi il n'y a pas d'opposition entre socialisme et christianisme. Il y a opposition entre la mystique -socialiste ou chrétienne- et les comportements qui en sont la dégénérescence.

Péguy résume cela en une phrase : *"Quand on voit ce que la politique cléricale a fait de la mystique chrétienne, comment s'étonner de ce que la politique radicale a fait de la mystique républicaine²⁰"*.

Il ne s'agit donc pas d'opposer une politique à une autre. Pour Péguy, tous les ordres sont respectables : *"la question n'est pas que telle politique l'emporte sur telle ou telle autre"*, mais que *"dans chaque ordre, dans chaque système la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance²¹"*.

Il y a donc une sorte de pan-politique, dominée par les valeurs, par rapport à laquelle les oppositions politiques, au sens banal du terme, sont secondes.

17) *Notre jeunesse*, p. 303.

18) *Notre jeunesse*, p. 304.

19) *Notre jeunesse*, p. 304.

20) *Notre jeunesse*, p. 117.

21) *Notre jeunesse*, p. 115-116.

Le même syncrétisme apparaît dans la description du dreyfusisme qui se définit par "*une culmination, un recouplement en culmination*" des "*trois mysticismes*²²" déjà évoqués. Bernard Lazare est au point de rassemblement de ces trois mystiques. On retrouve significativement dans la description qui lui est consacrée les tournures unifiantes qui seront si présentes dans la poésie lorsque, par exemple, Péguy évoque son regard de *myōc* "*si intelligent ensemble et si bon*²³" ou son "*coeur qui saignait dans tous les ghettos du monde*²⁴".

Rien ne sera épargné à ceux qui le contestent. Fussent-ils les représentants des hautes institutions judiciaires : ainsi tels magistrats de la Cour de Cassation sont-ils comparés à de "*vieux singes tout nus*²⁵".

Syncrétisme, enfin, entre la politique et la religion lorsque Péguy affirme que le dreyfusisme était un "*mouvement religieux [...] d'essence chrétienne, d'origine chrétienne*²⁶", et lorsque, significativement, il définit son socialisme en opposition à la fois aux formes qu'il juge dégénérées du parlementarisme et au christianisme embourgeoisé, qui est une contradiction dans les termes : "*Notre socialisme n'a jamais été ni un socialisme parlementaire, ni un socialisme de paroisse riche. Notre christianisme ne sera jamais ni un christianisme parlementaire, ni un christianisme de paroisse riche*²⁷". L'exacte symétrie des termes est parfaitement éloquente.

Et Péguy précise encore : "*Ce qui a pu donner le change, c'est que toutes les forces politiques de l'Eglise étaient contre le dreyfusisme. Mais les forces politiques de l'Eglise ont toujours été contre la mystique. Notamment contre la mystique chrétienne*²⁸". Ce faisant, il ne laisse pas de place à l'ambiguïté : ceux qui auront trop vite compris le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* comme un changement de bord politique, ceux qui identifient -c'est la caricature du combisme- la religion et la droite en seront pour leurs frais.

Si l'on s'interroge pour finir sur la structure profonde de ce texte et sur l'articulation des actants -sujets ou objets- qui le constituent, on est frappé par un double mouvement de déport, de déplacement, de constante rupture de l'ordre acquis ou attendu.

22) *Notre jeunesse*, p. 151.

23) *Notre jeunesse*, p. 174.

24) *Notre jeunesse*, p. 175.

25) *Notre jeunesse*, p. 186.

26) *Notre jeunesse*, p. 201.

27) *Notre jeunesse*, p. 203.

28) *Notre jeunesse*, p. 203.

Le premier est dans la structure même d'un texte dont l'objet n'est jamais ce qui est annoncé. Un sujet en engendre un autre. Le premier semble *a posteriori* être le simple prétexte du second, et ainsi de suite. Mais c'est une illusion. Le jeu n'est jamais gratuit. Stratégie ou intention, il s'agit d'une gradation, puis d'une décélération dans le mouvement fait de tensions successives qui constitue la seule cohérence du texte.

Mais le déport est aussi thématique. Il s'agit de passer des oppositions de façade aux vraies oppositions et, ce faisant, de mettre à jour les vraies convergences. Ainsi en va-t-il pour le rapport entre la chrétienté et l'esprit républicain (ou le socialisme). Ainsi en va-t-il pour l'ancien et le nouveau régime (Péguy se gausse d'ailleurs des présentations caricaturales du passage de l'un à l'autre : "*Nos bons maîtres de l'école primaire nous disaient sensiblement : Jusqu'au premier janvier 1789 (heure de Paris) notre pauvre France était un abîme de ténèbres et d'ignorance, de misères les plus effrayantes, des barbaries les plus grossières (enfin ils faisaient leur leçon), et vous ne pouvez même pas vous en faire une idée ; le premier janvier 1789 on installa partout la lumière électrique*²⁹"). Ainsi en va-t-il pour les trois mouvements constitutifs du dreyfusisme.

Il s'ensuit que ce texte est fondé sur des structures binaires (le dialogue avec Halévy ; la diatribe contre Jaurès : l'opposition entre politique et mystique ; la symétrie entre christianisme et socialisme), qu'il se caractérise aussi par la structure ternaire où convergent, constituant une sorte de cathédrale au coeur du livre, les trois mystiques constitutives de la mystique dreyfusienne.

Et il y a enfin ce qui ne répond à rien d'autre, ce qui ne s'oppose à rien d'autre, ce qui n'est symétrique ou identifié à rien d'autre : la figure hiératique de Bernard Lazare qui est tragiquement unique, qui irradie de tout son être la signification profonde de l'"*immortelle Affaire*" et qui est l'envers de la tragique solitude que le même Bernard Lazare partage avec le capitaine Dreyfus et avec Charles Péguy lui-même, chantre d'un inaltérable héroïsme.

29) *Notre jeunesse*, p. 119.